

Par Effractions, le podcast littéraire de la Bibliothèque publique d'information Épisode 4 : Raphaël Meltz, transcription

Durée : 22 minutes et 18 secondes

Lien article *Balises* : <https://balises.bpi.fr/podcast-par-effractions-raphael-meltz/>

Licence : [CC BY-SA 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by-sa/4.0/)

Raphaël Meltz, auteur (introduction de l'épisode)

Il y a quelque chose en plus, en fait, voilà. Ce que je ressens dans la bibliothèque, c'est quelque chose en plus par rapport à ce qu'on a déjà. Les livres qu'on a chez soi, on les a, mais à la bibliothèque, il y a des livres en plus. Et la découverte, justement, de choses qu'on ne soupçonnait pas. La bibliothèque joue ce rôle et en effet, les bibliothécaires aussi. Pour moi c'était très important le travail de fléchage que font les bibliothécaires, en fonction de leur public. C'est ça qui est passionnant : c'est quand même très beau de réunir des gens qui vont être très différents les uns des autres, autour d'un objet qui est le livre. Il y'a quelque chose d'assez magique, en fait, si on réfléchit.

Lauren Malka, journaliste (voix off sur générique)

Vous écoutez Par Effractions, le podcast qui fait entendre les murmures de milliers de livres peuplant l'une des plus grandes bibliothèques d'Europe, au Centre Pompidou, à Paris. Ce podcast est proposé par *Balises*, le magazine de la Bibliothèque publique d'information. Aujourd'hui, je rencontre Raphaël Meltz, l'un des invités du festival Effractions en 2025, pour son roman *Après*, paru au Tripode. Écrivain inépuisable, imprévisible, romancier, essayiste, traducteur, co-fondateur de la revue *Le Tigre*, Raphaël Meltz a écrit une quinzaine de livres sous son nom ou sous pseudo, parmi lesquels *Urbs*, *24 fois la vérité*, une BD historique nommée *Des Vivants*, ou encore *Paresse pour tous*. Dans *Après*, son nouveau roman, il imagine le monologue intérieur d'un homme mort, qui observe sa famille de l'intérieur. La vie, les odeurs, les larmes et les couleurs d'après sa disparition. Je le retrouve à l'entrée de la bibliothèque et je lui explique les règles du jeu de notre déambulation.

Lauren Malka, journaliste

Bonjour, Raphaël Meltz !

Raphaël Meltz, auteur

C'est bien, on est accueilli par un micro, comme ça, (rires) de but en blanc ! Je m'étais pourtant préparé, et ça m'a quand même fait bizarre.

Lauren Malka, journaliste

On va faire quelque chose qui est interdit normalement à la Bpi. On va rentrer avant l'ouverture et on va emprunter des livres. Vous allez avoir toute la bibliothèque pour vous.

Raphaël Meltz, auteur

Alors ça c'est le bonheur absolu ! Avoir une bibliothèque, hors horaires d'ouverture... Parce qu'on fait ce qu'on veut et on est justement libre. En fait on va pas du tout

enregistrer cette émission, vous allez me laisser tranquille, et je vais regarder un peu tous les livres que j'avais envie de regarder !

Lauren Malka, journaliste

Je me ferai très discrète, je vous promets ! On y va !

Entrée dans le Centre Pompidou, dans le hall.

Lauren Malka, journaliste

Qu'est-ce que ça représente, pour vous, la Bpi, Raphaël Meltz ?

Raphaël Meltz, auteur

Alors, je vais malheureusement devoir dévoiler mon âge, parce que je vais être obligé de dire que j'ai les souvenirs de la Bpi d'avant 1995. Je me souviens qu'en 95, elle a fermé pour réouvrir, et après, je suis énormément venu à la Bpi, dans le début des années 2000. C'était aussi un temps que beaucoup de gens oublient, mais un temps d'avant Internet. Donc la bibliothèque était vraiment le lieu, « le guichet du savoir » pour reprendre une formule, le lieu où on allait trouver tout ce qu'on cherchait. Et voilà, j'ai aussi écrit mon tout premier livre, donc il y a quand même beaucoup de souvenirs liés à cette bibliothèque, qui s'appelle *Lisbonne, Voyage Imaginaire*, qui est un livre avec des dessins. Et en fait, j'ai écrit ce texte sans être allé à Lisbonne. Donc j'ai reconstruit un récit de voyage uniquement, justement, à partir de sources écrites, et l'immense majorité des sources, je les ai trouvées ici. Aujourd'hui, je m'en rends compte dans ma pratique quotidienne, je vais moins en bibliothèque qu'il y a une vingtaine d'années, aussi parce que je trouve plus facilement directement en ligne des ressources qui avant étaient absolument indisponibles. Je crois que je peux encore vous parler 5 ou 6 heures de la Bpi, parce que c'est vrai que c'est une bibliothèque qui est... Non... Mais, allez-y.

Lauren Malka, journaliste (voix off)

Dans deux de ses livres, Raphaël Meltz fait apparaître la Bpi comme décor romanesque. L'un de ses personnages récurrents connaît cette bibliothèque par cœur et en avale chaque rayon par ordre alphabétique.

Raphaël Meltz, auteur

Donc ça c'est dans mon roman qui s'appelle *Urbs*, qui est sorti en 2013. Il y avait un personnage que je qualifie de clochard céleste, qui est quelqu'un qui vient tous les jours à la Bpi. C'est son lieu de vie. Et en effet il a un rapport un tout petit peu obsessionnel, comme moi je peux l'avoir d'ailleurs, à la lecture. C'est-à-dire qu'il va aller à chaque rayon et puis il va commencer à lire tout un rayon, puis ensuite un autre, un autre et comme il y consacre sa vie, il a le temps de tout lire.

En haut des escalators du Centre Pompidou, devant l'entrée de la Bpi.

Lauren Malka, journaliste

Comme vous connaissez bien la Bpi, vous avez repéré à l'avance où étaient situés les trois livres ! Vous allez m'y emmener !

Raphaël Meltz, auteur

Pas du tout, c'est une triche absolue ! (rires) Non, ça m'a frappé, parce que je suis venu il y a quelques jours pour le festival Effractions. Et je me suis dit que comme je n'étais pas venu depuis longtemps, il y avait pas mal de petites choses qui avaient bougé... Notamment dans l'entrée, là où on est.

Lauren Malka, journaliste

La salle de lecture.

Raphaël Meltz, auteur

Oui, et en fait le fait de passer devant chaque rayon et de découvrir des titres que je ne connaissais pas, moi qui suis assez curieux comme garçon, j'avais vraiment envie d'ouvrir les livres. Ça c'est vraiment justement la force de la bibliothèque. À partir de quelque chose qu'on cherche, décaler systématiquement un peu le regard et se dire : « Ah oui pourquoi pas, ça c'est intéressant. » C'est quelque chose qui est très important à mes yeux. Il y a des gens qui ne sont pas forcément d'accord... On va carrément enlever les manteaux parce qu'il fait chaud dans cette bibliothèque ! C'est une façon de clore cette phrase que je n'arrivais pas à clore ! (rires)

Lauren Malka, journaliste (voix off)

Raphaël Meltz a choisi trois livres dont il parlera un peu plus tard dans l'épisode. Pour l'instant, il nous en fait deviner les titres, notamment en nous en dévoilant la cote, grâce au système visant à classer le fonds documentaire d'une bibliothèque. Si certains établissements utilisent la classification Dewey, la Bpi, elle, a adopté un classement inspiré de la classification décimale universelle, ou CDU.

Raphaël Meltz, auteur

On va chercher... Alors là vous voyez, je n'ai plus du tout mes repères, parce que je vois que c'est écrit en petit... On va plutôt aller par là... Parce que ce que je ne l'ai pas dit, mais je suis un grand fan de classification. Donc... cote 820, la littérature anglaise.

Les trois livres que j'ai choisis ont tous un point commun : ce sont d'énormes livres, des livres géniaux faits par des auteurs ou autrices géniaux ou géniales. Le premier qu'on va chercher est en littérature anglaise. À partir du moment où je dis une autrice géniale qui a écrit en anglais, je pense que c'est déjà assez évident. Pour moi, c'est vraiment une des plus grandes, tous genres confondus, du 20^e siècle, mais sans doute de toute l'histoire de l'humanité.

Lauren Malka, journaliste (voix off)

Alors, le deuxième livre ?

Raphaël Meltz, auteur

Alors là, on est en 831. Comme vous le voyez, le chiffre 8 nous montre qu'on est encore dans le secteur « Littérature ». Et 831 donc, j'imagine que c'est littérature allemande. Ça n'est pas un roman. Et pareil, c'est un des très grands écrivains du 20^e siècle. Je l'ai lu quand j'étais très jeune et je continue à adorer ce livre comme étant pour moi le livre ultime.

Lauren Malka, journaliste (voix off)

Le troisième ?

Raphaël Meltz, auteur

Alors le troisième... Je regarde à quoi correspond cette cote, j'imagine que c'est la littérature en langue espagnole et après que ça doit être sous classifié par pays.

Encore un grand chef d'œuvre, mais cette fois je dirais peut-être le premier chef d'œuvre du 21^e siècle. C'est un roman. Je me rends compte que finalement j'ai choisi trois auteurs non francophones, ce qui ne va pas de soi, parce que je ne suis pas un énorme lecteur de

littérature traduite ou de littérature en langue originale... Donc voilà, il s'agit du premier grand roman du 21^e siècle qui est écrit en langue espagnole.

Lauren Malka, journaliste

OK, on a des indices ! On va révéler ça en studio, on y va ?

En chemin vers le studio du Centre Pompidou.

Lauren Malka, journaliste

Après, Raphaël Meltz, c'est un roman qui repose sur un drôle de pari, puisque votre narrateur meurt à la sixième page...

Raphaël Meltz, auteur

Oui ! (rires) Je dirais même que quand j'ai décidé de l'écrire, il n'y avait pas de sixième page ! C'était dès le début l'idée d'un personnage qui ne serait plus là du tout pendant tout le livre. Ce n'est pas un objet narratif classique, même pour moi en fait. C'est-à-dire en effet, ça repose sur un procédé d'écriture qui de toute façon m'échappe un tout petit peu à moi en tant qu'écrivain.

Lauren Malka, journaliste

Donc en tout cas, le narrateur meurt à la fin du prologue. Le livre est une sorte de journal de bord dans lequel il assiste à la vie de sa famille après sa disparition.

Raphaël Meltz, auteur

Vous voyez, c'est intéressant, je le vois plutôt de l'autre point de vue. C'est-à-dire que, pour moi, on est avec une famille qui vient de perdre, donc un jeune père, un mari. Et en fait, le deuil qu'ils vont vivre, n'est pas raconté de leur point de vue à eux, mais de son point de vue à lui. Il les observe vivre ce deuil.

Ce que j'ai cherché à faire, ce qui m'a donné envie d'écrire ce livre, c'était d'inverser le point de vue. C'est-à-dire qu'en effet, en général, on pense toujours au deuil vu du côté des gens qui restent, c'est assez logique. Et tout à coup je me suis dit : mais, en fait, que ressent la personne qui est partie ? Le fait d'inverser a complètement changé mon approche, y compris dans l'approche de l'écriture. C'est ce qui fait que ce livre est à la fois un livre qui semble facilement résumable, et en même temps qui n'est pas complètement résumable parce que justement il rentre dans une dimension qui est quasiment mystique. Qui ne l'est pas dans mon écriture du tout mais qui est en effet de l'ordre de l'impossible.

Lauren Malka, journaliste

Et donc, Lucas, le narrateur, quelques jours après sa mort, commence à percevoir les odeurs, les matières, les sons autour de lui multipliés par mille. Est-ce que c'est une expérience qui vous arrive de faire dans la vie ? Par exemple, là on est ici dans un endroit où il y a beaucoup de sons, beaucoup de matières beaucoup de livres, de tuyaux... Comment Lucas déambulerait ici ?

Raphaël Meltz, auteur

C'est sûr qu'en tant qu'humain, je suis assez sensible aux sens et justement au fait de prêter une grande attention à ce qui m'entoure quand je suis dans des lieux a priori pas intéressants, c'est-à-dire en effet dans cette espèce de sous-sol où on est. C'était vrai que j'ai beaucoup de plaisir à regarder, voire même à toucher justement les matériaux, sentir aussi... L'odorat est quelque chose de très important pour moi. Et dans ce livre, j'ai voulu tirer un peu à l'extrême, en fait, ce dispositif de l'ultra vision, de l'ultra ouïe, etc. En rebondissant sur un texte de Borges que j'avais lu il y a très longtemps, sur un mystique

suédois qui s'appelle Swedenborg, où Swedenborg explique que justement quand on meurt, on reste pendant un petit temps dans l'espace des vivants, avec simplement des sensations démultipliées. C'est quelque chose qui m'avait beaucoup travaillé, donc que j'ai cherché aussi à mettre en écriture dans ce bref roman. C'était aussi évidemment un défi d'écriture et un plaisir d'écriture de chercher à affronter ça.

Lauren Malka, journaliste

C'est un livre d'une grande sobriété, d'une grande simplicité. Est-ce que vous l'avez écrit différemment de vos livres précédents ?

Raphaël Meltz, auteur

Oui, justement, comme je vous le disais tout à l'heure, la plupart de mes livres sont saturés d'informations, donc j'ai tendance à beaucoup lire. Là, quand on écrit sur la vie après la mort... Remarquez que j'aurais pu lire beaucoup de livres, parce qu'il y a toute une littérature un peu délirante sur des gens qui sont passés de l'autre côté et qui reviennent nous le raconter. C'est vrai que ça me mettait dans un état très différent, qui était un état presque de... bon, je n'aime pas tellement le terme de transe, parce que c'est un peu exagéré, mais en tout cas, un état de relâchement total. Je ne cherchais pas complètement à contrôler ce qui allait venir. Je me laissais guider, presque, par la façon dont mon écriture pouvait me proposer des images, des rebonds. C'était un état très particulier. Et aussi, je pense, pour moi une nécessité à affronter une forme de violence que peut représenter la mort. Assez bizarrement, cette écriture qui était très instinctive, elle était aussi une façon pour moi de remettre de l'ordre dans mon propre cerveau.

Lauren Malka, journaliste

Alors là on va passer le mur qui nous sépare de tous les espaces de studios qui sont normalement très cachés dans les sous-sols de la Bpi.

Raphaël Meltz, auteur

Mais au fond d'un couloir secret que personne ne connaît.

Dans les sous-sols du Centre Pompidou, près du studio d'enregistrement.

Lauren Malka, journaliste

Je crois que vous aimez Jules Verne et Georges Méliès, alors vous allez me dire ce que ça vous évoque cet endroit.

Raphaël Meltz, auteur

Ouais, c'est très chouette. Après, il faut des badges. On a changé de dimension en termes de capacité à franchir des espaces interdits. Mais oui, j'adore les arrière-cours, les arrières-coulisses, ce sont en effet des lieux très romanesques.

J'ai écrit une série de livres sur des lieux auxquels personne ne s'intéresse. Évidemment, je ne suis pas le premier, mais il y a toute une littérature du récit de voyage dans les endroits où personne n'irait en voyage, c'est-à-dire près de chez soi, en banlieue, dans sa chambre, éventuellement, etc. Et c'est quelque chose que je trouve assez passionnant justement parce que l'exotisme de l'anodin est quelque chose qui me semble très fort. Et c'est vrai qu'ici, c'était encore plus beau ce sous-sol un peu dingo et encore plus beau que la bibliothèque.

Entrée dans le studio. Porte qui se referme.

Lauren Malka, journaliste

Alors Raphaël Meltz, quel est le premier livre que vous avez choisi ?

Raphaël Meltz, auteur

C'est le journal de Kafka. Pendant très longtemps, il n'y a eu qu'une seule édition en France. C'était la traduction qu'avait faite Marthe Robert juste après la Seconde Guerre mondiale. Moi, c'est celle que j'ai lue, j'ai dû lire ce livre quand j'avais 16-17 ans.

Et en fait, très récemment, il y a eu plusieurs nouvelles traductions qui ont été faites du journal. Donc maintenant, on a un choix. Celle que j'ai choisie, je l'aime beaucoup pour plusieurs raisons. C'est celle de Robert Kahn. Elle a beaucoup d'avantages. Déjà, comme c'est marqué sur la couverture, c'était sa première traduction intégrale jusqu'à présent, en fait. Les éditions précédentes avaient enlevé du journal de Kafka les fictions qu'il a écrites au sein du journal. Et notamment, il se trouve que j'ai écrit un livre là-dessus, il a écrit une nouvelle qui s'appelle *Le Verdict*, qui est une de ses premières nouvelles, il l'a écrite pendant une nuit, la nuit du 22 au 23 septembre 1912. Et en fait, il l'a écrite dans son journal. Donc dans l'édition que j'avais lue, *Le Verdict* n'était pas incluse, parce que c'était considéré comme une fiction, donc les éditeurs l'avaient sortie du journal. Pour moi c'est très important de lire maintenant ces éditions intégrales.

Et l'autre chose qui est assez émouvante, c'est que Robert Kahn a commencé à traduire Kafka en 2015, je crois, avec *Les Lettres à Milena*. Les lettres de Kafka à Milena sont d'une beauté, d'une puissance, et en même temps d'une complexité dans son rapport aux femmes.... Bon là, il ne faut pas qu'on commence, parce qu'il ne s'en sortirait pas ! Mais il avait fait vraiment une traduction magnifique. Et donc, je lui avais écrit, parce qu'en fait, comme je suis un grand fan de Kafka, quand il y a des nouvelles traductions qui sortent, je les achète. Et donc ça peut m'arriver d'écrire aux traducteurs pour parler avec eux. Et donc je lui avais dit : « Il faudrait absolument que vous retraduisiez le journal parce qu'il n'y a qu'une seule traduction qui date. » Et là, il m'avait dit, c'est quand même compliqué, c'est énorme, c'était difficile à financer justement parce qu'il est publié par une maison d'édition qui s'appelle Nous, qui a une maison qui est géniale mais qui n'a pas une énorme puissance financière. Et en fait, c'était incroyable parce que quelques années après, je vois cette traduction du journal qu'il avait faite. Donc je lui ai écrit un message en disant que j'étais content et que je venais de l'acheter. Et il m'avait répondu très gentiment. Et en fait, quelques semaines après, j'ai vu dans une annonce qu'il était mort. Ça m'a vachement touché. Et je trouve ça très beau aussi, parce qu'il a eu le temps de terminer cette traduction juste avant sa mort. Et c'est une très belle traduction. Mais la vérité, c'est que toutes les traductions maintenant qui sont disponibles du journal de Kafka ont leur intérêt. Donc je les recommande toutes parce qu'elles sont toutes passionnantes.

Lauren Malka, journaliste

Journaux de Franz Kafka, c'est donc traduit par Robert Kahn, paru en 2020 aux éditions Nous.

Quel est le deuxième livre que vous avez choisi ?

Raphaël Meltz, auteur

Alors le deuxième, on parlait de cette femme qui a fait rentrer le champ du génie dans le féminin, donc c'est évidemment Virginia Woolf.

Plus le temps passe, plus je pense qu'on se rend compte de l'importance qu'elle a représentée dans l'histoire de la littérature, pour les enjeux sociologiques, c'est-à-dire tout le travail de déconstruction qu'elle a fait, évidemment avec le texte sur la pièce à soi.

Mais en fait l'ensemble de ses chroniques, parce qu'elle a quand même beaucoup écrit et travaillé sur cette question de la place des femmes dans l'histoire de l'art. Ça c'est vraiment un grand apport.

Ce que je trouve fascinant chez elle, c'est justement que, par ailleurs, il se trouve que c'est une femme d'un génie incroyable. J'ai eu la chance de lire un livre qui est en cours, qui n'est pas encore terminé, de Louise Moati, qui travaille sur Woolf et qui est en train de préparer un énorme livre, et donc j'ai lu énormément de textes. Certains n'ont pas été traduits parce que tout Woolf n'a pas été transduit en français. Donc j'ai lu beaucoup de choses.

Et donc ce roman que j'ai choisi, qui s'appelle *Les Vagues*, pour moi c'est presque au-delà de ce qu'on peut faire en fait. C'est-à-dire que quand je regarde ce livre, que j'ai découvert assez tard, j'avais une quarantaine d'années, c'est très agréable de découvrir très tard un texte aussi fort. Et vraiment le sentiment que j'ai eu et que j'ai toujours face à beaucoup de choses que fait Woolf, c'est de me dire : « En fait c'est pas possible de faire ça ! »

C'est comme si elle était quasiment surnaturelle dans sa capacité, avec des mots, à envoyer tellement de puissance. Voilà, pour moi c'est vraiment la puissance. *Et Les Vagues*, cette construction, cette espèce de mélodie... qui parle justement de la question de la mort, de l'absence, c'est évidemment aussi quelque chose d'important pour moi, et certainement pour beaucoup de personnes qui ont lu ce livre. Mais dans ce rapport à l'écriture, elle touche à quelque chose. Et Dieu sait qu'il y a beaucoup d'écrivains que j'adore, mais elle, je trouve, c'est comme si elle était ailleurs, en fait. Il y'a quelque chose où on est abasourdi. Et dans ce livre, qui va sortir bientôt, on parcourt sa vie à ses côtés, aux côtés de Virginia Woolf. Moi, j'ai trouvé, en tant qu'écrivain, j'ai trouvé ça très dur. Jamais je ne pourrais faire aussi bien qu'elle et ça m'a complètement démoralisé.

Donc, il y a ce truc qu'on a, je trouve, quand on est un auteur dans l'action, on va dire, de notre vie d'écrivain à nous, c'est de se dire que parfois, les auteurs qui ne sont plus là, en fait, on ne sera jamais à leur hauteur. Et c'est vrai que je trouve aussi qu'il y a quelque chose d'assez magique à se dire que finalement, c'est une femme qui a ce magistère de quelqu'un qui est un peu tout en haut de cette pyramide-là. (rires)

Et je trouve que c'est très beau, justement, pour les jeunes femmes. Moi, je pense beaucoup à ça, aux jeunes filles qui découvrent la littérature. De pouvoir se dire qu'en fait, tout en haut, il y a quelqu'un qui justement, il y'a déjà très longtemps, parce que ça fait plus d'un siècle maintenant, a décrété qu'en tant que femme, elle devait justement revendiquer cette place de génie. Enfin, je ne sais pas si elle le dit comme ça, mais en tout cas, nous, on peut le reconstruire comme ça : qu'elle avait le droit, en tant qu'une femme, d'être considérée comme une génie. Pour moi, toute personne qui n'a pas lu *Les Vagues* doit immédiatement arrêter ce podcast et se précipiter soit dans une bibliothèque, soit dans une librairie pour prendre le livre et le lire !

Lauren Malka, journaliste

Virginia Woolf, *Œuvres romanesques*, c'est le tome 2. Traduit de l'anglais par Michel Cusin sous la direction de Jacques Aubert. Et c'est paru en 2012 dans la collection Bibliothèque de la Pléiade chez Gallimard.

Le troisième livre ?

Raphaël Meltz, auteur

Comme je le disais, je n'ai pris que des chefs d'œuvre... On ne peut pas dire que j'ai sorti des auteurs d'un placard où ils avaient été oubliés ! On peut dire que j'ai tapé vraiment dans le très connu. Ce sont des auteurs qui me nourrissent énormément et me donnent foi dans la littérature. Et donc celui-ci, justement, m'a redonné foi dans le roman.

C'est Roberto Bolaño, *2666*. En fait ce livre, *2666*, est sorti en France fin 2008. Je n'avais pas lu Bolaño. C'est un livre-monde, c'est maintenant un livre très connu. Mais à l'époque où je l'ai lu, personne en France ne l'avait lu, il venait juste de sortir, donc j'ai eu vraiment l'impression d'être comme un pionnier découvrant un monde incroyable. Et je me souviens, le tout début n'est pas complètement convaincant, mais en fait on rentre

dedans, et une fois qu'on est pris dans sa mécanique diabolique, fascinante et effrayante en même temps, c'est impossible de s'arrêter.

L'autre chose que je voulais dire, c'est que je suis d'une génération qui a, pour le dire de façon un peu brutale, vu le roman mourir. C'est-à-dire que j'ai vraiment eu le sentiment que quand j'étais adolescent, dans les années 80-90, quand je me suis mis à pratiquer la lecture à haute dose, j'avais le sentiment que tout avait été fait. Les grands romans étaient tous derrière nous. Et moi, j'étais jeune, j'avais quand même pas mal envie d'écrire. En fait j'adorais le roman et j'avais l'impression que c'était un lieu mort. J'imagine par exemple quelqu'un aujourd'hui qui rêverait de tourner des films en pellicule. C'est compliqué parce que justement il a le sentiment qu'il arrive trop tard. Alors qu'en fait ça aurait été quelques décennies plus tôt, ça aurait encore été possible. J'avais un peu l'impression d'arriver trop tard... Et donc quand j'ai lu *2666*, j'ai vraiment vécu quelque chose de très fort et de très beau, parce que c'est un roman qui non seulement croit au roman, mais aussi qui nous fait croire au roman. Et j'ai vraiment ressenti cela en le lisant : en fait la forme du roman n'est pas du tout dépassée, on peut, aujourd'hui encore, parler du monde en faisant quelque chose qui est plus grand que le monde. Parce que pour moi c'est ça le roman, c'est d'être capable d'excéder le réel par l'écriture.

Et quelque chose qui m'avait marqué, c'est que ce roman parle de Berlusconi, Silvio Berlusconi est cité, qui est un personnage non seulement abject mais d'une vulgarité... Je ne pouvais pas penser que dans un roman contemporain on allait mettre Berlusconi, et en même temps que ce roman nous tirerait vers le haut. Parce que justement il y a eu toute cette vague du roman on va dire sociologique dépressif à la Houellebecq (pourquoi pas, moi ça ne m'intéresse pas tellement littérairement, parce que si c'est pour nous dire qu'on est malheureux on le sait déjà). Moi ce qui m'intéresse, c'est plutôt : qu'est-ce qu'on fait de ce malheur ? Et justement, c'est ce que fait très bien Bolaño dans son livre, qui est quand même un livre qui est consacré au mal, au mal absolu. Et en fait, il arrive à en faire un chef-d'œuvre et à nous transporter aussi dans un chemin à la fois de conscience et au-delà de notre propre conscience. C'est très fort, et ça m'a réconcilié avec le roman. Mais je fais très attention parce que, et ça vaut d'ailleurs pour les trois auteurs que j'ai cités, je trouve qu'en tant qu'écrivain, il faut faire très attention quand on est fan d'un auteur de ne pas se faire manger par lui. On peut avoir tendance à tomber dans le mimétisme. Ça s'est un peu vu avec Bolaño justement. Toute une série de romans contemporains qui sont sortis depuis sa mort et qui sont très bolañesques justement. On voit bien que la personne qui écrit est fan de Bolaño, et je le comprends puisque je le suis aussi, mais il faut faire tout un travail sur soi-même pour se déprendre en fait de l'admiration qu'on a pour les grands écrivains qui nous ont précédés et qu'on lit. Parce que sinon on se fait un peu piéger et on ne développe pas son propre univers. Donc ça c'est un gros travail de mise à distance, on est dans l'admiration, mais il faut aussi arriver à les repousser en dehors de notre espace de création, pour pouvoir le développer de façon autonome.

Lauren Malka, journaliste

2666 de Roberto Bolaño, traduit par Robert Amutio, paru en 2008 chez Christian Bourgois et réédité en 2022 à l'Olivier.

Merci Raphaël Meltz !

Raphaël Meltz, auteur

Merci beaucoup.

Lauren Malka, journaliste (voix off sur générique de fin)

C'était « Par Effractions », le podcast littéraire produit par la Bibliothèque publique d'information, réalisé par Lauren Malka. Musique originale, David Federmann. Merci à Raphaël Meltz pour sa participation. Vous pouvez découvrir *Après*, paru au Tripode, ainsi

que ses autres livres en bibliothèque ou en librairie. Cet épisode a été enregistré juste avant la fermeture du Centre Pompidou pour 5 ans. On en a profité jusqu'aux derniers instants. La Bpi déménage ! À partir du 25 août 2025, elle ouvre de nouveau ses portes dans le bâtiment Lumière, au 40 avenue des Terroirs de France, dans le 12^e arrondissement de Paris. En attendant, notre podcast continue à circuler virtuellement dans les allées de la bibliothèque, par effraction.

Si vous aimez nos épisodes, merci de le faire savoir en vous abonnant et en ajoutant des cœurs et des étoiles.

Vous pouvez découvrir nos précédents épisodes consacrés à Mathieu Palain, Blandine Rinkel et à Juliet Drouar.

Prochain rendez-vous, Rim Battal. À bientôt !